

Willy, l'arrangeur

Portrait François Brabant

Le défunt régidor du PS liégeois, Michel Daerden, qui l'a négligé, puis craint, puis haï, lui reconnaissait une qualité minimale: "Avec Willy, on peut toujours s'arranger." Il n'est pas interdit de voir un lien entre la plasticité du bonhomme et sa longévité, dans un biotope où les grands fauves font rarement de vieux os. Bourgmestre de Liège depuis 1999, président de la fédération liégeoise du PS depuis 2005, réélu ce samedi pour un mandat de quatre ans, Willy-le-débonnaire a fondé sa carrière sur l'art d'esquiver les conflits, éteindre les foyers dissidents, endormir ses alliés, pactiser avec ses rivaux, éliminer ses ennemis les plus coriaces, sans jamais se départir d'un sourire patelin. "Willy Demeyer est à la fois un brave type et un tueur, et il est aussi authentiquement l'un que l'autre", résume Michel Faway, son ami de trente ans, conseiller communal PS à Liège.

Ils sont nombreux, ces derniers mois, à avoir prophétisé sa défaite. "Demeyer? Ce sera bientôt fini", soufflait à l'automne 2013 une éminence socialiste trop sûre de son fait. Non seulement ce n'est pas fini, mais c'est parti pour durer un bout de temps encore, d'autant que l'intéressé est aussi député fédéral et vice-président du PS, sans compter une brochette de mandats connexes (président du Port autonome de Liège, président de l'Opéra royal de Wallonie...).

Et dire qu'il y a un an, les bords de Meuse semblaient au bord de l'insurrection. L'ex-ministre fédéral des Entreprises publiques, Jean-Pascal Labille, et le député-bourgmestre de Herstal, Frédéric Daerden, conjuguèrent leurs attaques. D'aucuns prêtaient même à Jean-Claude Marcourt, vice-président du gouvernement wallon, des velléités putschistes, le désir de devenir calife à la place du calife liégeois.

Fidèle à lui-même, Demeyer a fait le gros dos. Ce n'est pas d'hier qu'il a érigé

l'attentisme en doctrine politique, et ce n'est pas demain qu'il va y renoncer. "Assieds-toi au bord de la rivière, regarde s'écouler l'eau, tu verras passer le cadavre de ton ennemi", aime-t-il répéter en privé, philosophe oriental pour le coup.

A d'autres, il sert une métaphore du même acabit: "Je suis comme un rapace. Je plane dans le ciel. J'observe, j'attends. Et, à un moment, je fonds sur ma proie." Ce à quoi une écolo liégeoise lui a un jour rétorqué: "D'accord, Willy, mais fonds un peu plus souvent sur ta proie!"

La sécurité, son dada

En 2009, alors que Michel Daerden et Jean-Claude Marcourt convoitent l'un et l'autre la tête de liste aux élections régionales, Demeyer retarde tant que possible le moment du verdict. "J'attends le money time", répond-il au premier des deux, qui le presse de trancher. Daerden s'en est retourné tout étourdi, interrogeant la moitié de son cabinet pour apprendre qu'en basket, le "money time" désigne les ultimes minutes du match, quand tombent les points stratégiques.

Féru de basket, le bourgmestre de Liège a évolué dans sa jeunesse à l'Avenir Jupille. Il était le plus mauvais de l'équipe, reconnaît-il volontiers, mais il avait été élu délégué des joueurs. "Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours parlé au nom des autres", confie-t-il. Ce même trait de caractère le fera embrasser, un temps, le métier d'avocat, après avoir transité par la faculté de droit de l'ULg, un vivier d'où sont aussi sortis Didier Reynders, Laurette Onkelinx, Jean-Claude Marcourt et Marie-Dominique Simonet – tous devenus ministres, sauf lui. Il ne l'avouera jamais, mais là se niche son principal regret. Il se serait bien vu ministre-Président de la Communauté française, en 2008, à la place de Rudy Demotte. Ou bien ministre de l'Intérieur, sous le gouvernement Di Rupo.

La sécurité est son dada. Il a fait de

Liège l'une des villes de Wallonie les plus quadrillées par les caméras de surveillance. Sans état d'âme, il a doté le peloton anti-banditisme de sa zone de police d'un arsenal dernier cri. Mais n'en faites pas un puritain. S'il n'y avait eu le tir de barrage d'un partenaire de coalition ex-chrétien, Willy Demeyer aurait déjà créé en Cité ardente un "éros center", afin d'encadrer la prostitution. Au Sénat, en 2014, il a déposé sous les lazzis du centre et de la droite une proposition de loi visant à autoriser les "salles de shoot", pour permettre aux toxicomanes d'injecter leurs produits dans de bonnes conditions d'hygiène.

Dans le parti dirupien d'aujourd'hui, ce bédéphile tendance ligne claire est une anomalie. Il n'a fréquenté aucun cabinet ministériel. Il n'est jamais passé par l'IEV, le centre d'étude du parti. Il n'est pas fils de bourgmestre, de député ou de ministre. Ses parents (un père ajusteur à la centrale électrique de Bressoux, une mère ouvrière à l'usine de tabac Taf) n'étaient même pas affiliés au PS. Demeyer ne s'est encarté que par allergie aux discours thatchériens et atlantistes que tenaient les étudiants libéraux de son auditoire, au début des années 80. Il en a gardé une "haine de la droite" – l'expression est de lui – et c'est en partie la raison pour laquelle, à Liège, il a toujours préféré s'allier au CDH qu'au MR. Il a beau être athée, franc-maçon, le concept d'alliance laïque le laisse de marbre, à la différence d'un Marcourt.

Au royaume des socialistes liégeois, son pedigree est tout aussi atypique, moins rabelaisien que les Cools, Dehousse, Van der Biest, Daerden et Mathot, qui ont beaucoup aimé l'ivresse des femmes, de l'argent, de l'alcool ou simplement du pouvoir (biffez les mentions inutiles). Seul clair-obscur dans la biographie de Willy Demeyer: sa relation avec Michèle Lempereur, ex-compagne de Guy Mathot, administratrice à Liège

Airport et Be TV, dont l'influence en région liégeoise est difficile à cerner, et que certains socialistes médisants surnomment "Mata-Hari".

Soft power principautaire

Jusqu'où ira-t-il ? Nul ne le sait. Mais il revient de loin. Il était déjà chef de groupe au conseil communal en 1988, lors de la démission du bourgmestre Edouard Close, soupçonné de corruption dans une affaire de marché public. Le 18 juillet 1991, jeune échevin, il fut l'un des premiers à se rendre sur le parking de Cointe où venait d'être assassiné l'ancien président du PS, André Cools. Il a ensuite vécu en première ligne les heures noires de la banlieue rouge : la chute de Guy Mathot, le suicide d'Alain Van der Biest, la lutte sans merci entre les factions Daerden et Onkelinx... "J'ai vu la violence des anciens, je veux procéder autrement", dira-il peu après son accession à la Violette, l'hôtel de ville de Liège.

Certains louent un "soft power" version boulets-frites, d'autres vilipendent la mollesse d'un Charlemagne assoupi. Toujours est-il que Demeyer déteste

brusquer les choses. Cela s'est encore vu au mois de mai, lorsque le cas Emir Kir s'est invité en G9, la coupole informelle où siègent les plus puissants des socialistes. Alors qu'autour de la table, certains voulaient imposer au député d'origine turque un ultimatum (reconnaître le génocide arménien ou présenter sa démission), Demeyer a pris sa défense, plaidant pour un compromis aux contours flous.

La vertu de la modération

Mais, rappelons-le, le brave type sait aussi dégainer. Un soir de décembre, au bar de la Chambre, il s'est épanché devant une poignée de collègues. "En politique, j'ai affronté trois adversaires sérieux: Daerden, Reynders et Labille. Je les ai tous les trois tués." Grand timonier du PS liégeois de 1992 à 2003, Michel Daerden dut en effet son déclin à la montée en puissance de Willy Demeyer. Didier Reynders, lui, rêvait du mayorat de Liège. Résultat? Le libéral n'a jamais ceint l'écharpe tricolore et s'est exilé à Uccle. Quant à Jean-Pascal Labille, le secrétaire général des mutualités Solidaris, il menaçait de ne pas se contenter d'un bref intérim ministériel. Conclusion: "il

a valsé dans le décor", constate un élu hors clans.

Dans un PS liégeois toujours marqué par les traumatismes du passé, Demeyer s'est longtemps imposé par sa faculté à jouer les points d'équilibre. Aîné de six frères et sœurs, il a appris dès sa prime enfance à ménager les susceptibilités des uns et des autres. Mais la modération est-elle une vertu suffisante en 2015? Rejeté dans l'opposition au Parlement fédéral, assiégé par le PTB, le PS doit refonder un projet novateur – singulièrement en région liégeoise, où son érosion est plus forte qu'ailleurs. Après avoir longtemps joué en défense, Willy Demeyer doit prouver qu'il peut aussi passer à l'offensive.

■ Willy Demeyer devrait être réélu ce samedi à la présidence du PS liégeois, qu'il préside depuis 2005. Jusqu'ici, il a fondé sa carrière sur des stratégies défensives. Mais le contexte politique lui impose de passer à l'attaque.